

Compte rendu, concert. Réau. Centre pénitentiaire Sud Francilien de Réau (77). Le 15 novembre 2013. 6 musiciens de l'Orchestre de chambre de Paris à la prison de Réau

Le Centre pénitentiaire Sud Francilien de Réau dans le 77 est l'une des prisons les plus récentes donc les plus modernes de l'Île de France. Son gymnase accueille un concert de musique classique au programme éclectique de Wagner et Beethoven à Offenbach dont l'unité tient à la famille d'instruments requis pour l'occasion : uniquement des cuivres, ceux de l'Orchestre de chambre de Paris, réunis ici en Sextuor.

Fidèle à son esprit mobile, proche de tous les publics, l'Orchestre parisien a mandaté 6 de ses membres actifs pour défendre une action en prison destinée aux détenus. L'expérience peut paraître exceptionnelle, elle est quasiment familière pour les musiciens, certains la pratiquent depuis presque 10 ans déjà... Tel le violoniste Franck Della Valle (visionner notre reportage vidéo, lien en fin d'article).

La musique en prison

6 musiciens de l'Orchestre de chambre de Paris à la prison de Réau (77)



Tout visiteur sait de quoi il retourne. Pour pénétrer dans l'enceinte du bâtiment, il faut se désaisir de toutes ses affaires personnelles (clés, portable, papiers...)

; on passe plusieurs sas de sécurité que seul un badge préparé et obtenu après moult autorisations, aide à franchir. Puis ce sont plusieurs séries de grilles et de portes blindées qui nous conduisent finalement au lieu du concert.

Un humanisme musical

Heureuse occasion, le temps du programme musical, les murs des cellules volent en éclat, les contraintes du règlement très encadré semblent s'adoucir. » C'est un concert comme tous ceux que nous réalisons précise l'un des cuivres de l'Orchestre, mais c'est toujours très spécial ».

L'endroit n'est pas neutre et jouer ici, devant tous les détenus, remodèle totalement l'enjeu et le déroulement du concert ; pas de relâche mais une concentration plus active et un esprit intuitif de la part des instrumentistes présents : ils ne font pas que jouer, ils parlent, expliquent, commentent ... suscitent d'inévitables questions qui en fin de programme signifient davantage qu'une écoute sage et polie.

Le dispositif en soi n'est pas neuf : beaucoup de musique vivante pénètrent ainsi dans l'espace fermé de la prison. Quoique le classique n'est pas le genre de musique le plus fréquemment joué dans l'enceinte confinée. Mais ce qui est original en revanche c'est le public mixte de cet après midi : les femmes ont rejoint les hommes pour cet instant de partage et de rencontre, scrupuleusement encadré par les surveillants.

Pour les instrumentistes, le véritable enjeu c'est d'abord le don : donner essentiellement sans rien attendre en retour ; ce qui n'empêche pas d'être ému au détour d'un regard, dans le silence d'un geste ... d'une attitude, lesquels en disent plus long que tout autre discours. Et si un spectateur sourit, acquiesce, oublie tout ce qui le rattache au lieu et au contexte de sa détention, l'offrande est immense.

C'est pour les détenus, une fenêtre imprévue qui les ouvre sur un horizon nouveau où l'émotion palpable parfois, humanise, où la musique sensibilise... ce peut-être enfin une révélation, la magie de la découverte.

Un détenu demande pourquoi l'Orchestre s'intitule orchestre de chambre ? Un autre veut comprendre la différence entre les instruments : trombone, tuba, trompettes et cor. Une autre parmi les femmes réclament Wagner puis sourit aux premières mesures d'Offenbach...

La performance humaine et artistique des musiciens se voit couronnée par l'inattendu, une déclaration qui sonne comme un superbe hommage : » J'étais venue pour rompre l'isolement de ma cellule ; comme une récréation. Je découvre tout un monde nouveau, c'est comme si vous m'aviez adressé un courrier... je le reçois avec un immense plaisir. »

Pour ouvrir les murs, rompre la solitude et l'étouffement des cellules, ... et aussi d'une certaine manière, accompagner les détenus dans leur reconquête d'un humanisme volontaire : car comme le rappelle très justement Franck Della Valle : » un détenu sort de prison tôt ou tard « . Le chant des instruments n'a jamais semblé aussi nécessaire pour ce retour à la vie

civile.

reportage vidéo

Voir aussi notre reportage vidéo exclusif réalisé le jour du concert : 6 musiciens de l'Orchestre de chambre de Paris à la prison de Réau (77), le 15 septembre 2013.

Dans le Centre pénitentiaire Sud Francilien de Réau (77), le Sextuor de cuivres de l'Orchestre de chambre de Paris offre un concert de musique classique aux détenus de la prison... Expérience singulière qui laisse espérer les bénéfices d'une rencontre aux apports et bénéfices imprévus souvent émouvants ... Entretiens avec les musiciens de l'Orchestre de chambre de Paris (15 novembre 2013)

Sextuor de l'Orchestre de chambre de Paris

Programme : » Cuivres et ors du Rhin »

œuvres de Beethoven, Charpentier, Delalande, Mouret, Telemann, Haendel, Scheidt, Wagner, Reynaud, Lehar ...

Jean-Michel Ricquebourg, Hervé Michelet, trompettes

Daniel Catalanotti, Gilles Bertocchi, cors

Philippe Defurne, trombone

Frédéric Marillier, tuba

Livres, jeunesse. Les Petits oiseaux (Naïve)

Livres de jeunesse. Les petits oiseaux. Dans le bestiaire d'un monde enchanté et surtout très inspirant, règnent sans partage les petits volatiles, ceux les mieux chantants, à la différence des grands spécimens : hirondelle et mésange, rouge-gorge et pinson pour les plus connus ; sittelle, verdier, tarin, bouvreuil ou bruant... leurs noms ne s'inventent pas et c'est tout un univers délicieusement sonore qui a charmé d'abord les compositeurs de toute



époque... Ravel, Messiaen, Stravinsky, Français et Britten, sans omettre les plus fameux, ici les plus anciens c'est à dire ces baroques prêts à exprimer le miracle d'une nature toujours surprenante : Vivaldi, Rameau, d'Aquin, François Couperin...

Au fil de la narration, le jeune lecteur comme l'adulte découvre ces chants envoûtants à la simplicité désarmante et si onirique, miroirs d'une nature préservée, intacte ... dont on rêve de l'accès secret quelque part au hasard des partitions réunies dans le cd de l'ouvrage. A travers l'histoire d'une ferme saisie par l'hiver, le lecteur et l'auditeur suit les saisons et apprend à reconnaître par le dessin et l'image, par le chant spécifique aussi de chaque volatile, tous les acteurs de cette histoire lue et joliment illustrée.

Les petits oiseaux. Béatrice Fontanel, Antoine Guilloppé.

Éditions Naïve livres. ISBN : 978-2-35021-317-0. Parution : décembre 2013.

Le Lac des cygnes

Le Lac des Cygnes. Arte, le 29 décembre 2013 : 16h puis 16h55...
Le docu puis le spectacle version Noureev (Ballet intégral,

Opéra de Paris 2005). Arte dédie une pleine soirée au chef d'oeuvre chorégraphique de Tchaïkovski.



16h : le docu

Tous les chorégraphes les plus inspirés se sont appropriés le ballet de Tchaïkovski, Le Lac des cygnes. Créée en 1895, la partition et l'imaginaire visuel que permet la beauté de la musique inspirent chorégraphes sur scène, mais aussi réalisateur et créatifs au cinéma et jusque dans la publicité. Rudolf Nureev, Matthew Bourne, Mats Ek, Johan Neumeier, Charles Jude, et Dada Masilo (sudafricaine) ont chacun leur propre vision du Lac et ses cygnes romantiques, véritable feu d'artifice du ballet classique tardif. (Documentaire. Réalisation : Chloé Perlemuter, France 2013).



16h55 : le spectacle, le ballet intégral version Rudolf Noureev (1984)

Le lac des cygnes, version Rudolf Noureev.

Le lac des cygnes : Noureev et Tchaïkovski

Rudolf Noureev aborde comme chorégraphe Le Lac des cygnes de Tchaïkovski dès 1964 pour l'Opéra de Vienne : il connaît en profondeur l'action du ballet tragique car il y a déjà dansé et le rôle du prince Siegfried et



celui de son ennemi, la manipulateur Rohtbart. Une expérience complète qui s'avèrera salvatrice pour le Ballet parisien que le Tartare renouvelle à Paris pour l'Opéra vingt ans plus tard dans les années 1980. Auparavant, dans la Cour Carrée du Louvre, en 1973, Noureev danse le rôle de Siegfried, prince noir et maudit, impuissant et rêveur (un Louis II de Bavière déjà avant la vision de Neumeier), mais dans la chorégraphie traditionnelle de Vladimir Bourmeister et Marius Petipa : une lecture ultra classique que Noureev retrouvera à Paris à l'époque Liebermann et qu'il renouvellera avec la sienne propre ainsi au début des années 1980.

La relation de Noureev et de Tchaïkovski opère comme un lien naturel d'âme à âme ; c'est la raison pour laquelle le danseur chorégraphe aime passionnément réécrire des ballets sur la musique de son confrère romantique ; Pour Manfred et son action ciblant l'inceste (Paris, 1979), Noureev inspiré par Byron choisit encore l'univers symphonique et tourmenté de Piotr Illiytch. Même choix musical pour The Tempest d'après Shakespeare (Londres, 1982), où se taillant la part belle dans le rôle de Prospero, Noureev remodèle avec faste et intériorité la dramaturgie shakespearienne rehaussée encore par Tchaïkovski.



Pour le Ballet de l'Opéra de Paris, Noureev réécrit Le Lac des cygnes qui fait la part belle aux tableaux collectifs (dont la totalité du corps féminin sur scène, guirlande blanche et magique quand tous les cygnes sont sur scène), mais aussi à l'équilibre de chaque rôle dont évidemment les personnages masculins, redéployés. Ainsi pour les 20 ans du prince Siegfried, épris d'Odette (figure blanche) qu'il entend libérer de sa malédiction car elle a été changée en cygne. Mais parmi les

prétendantes choisies par sa mère, se révèle la perfide Odile (la noire) qui a pris les traits d'Odette grâce aux manipulations de l'infâme Rothbart ... Le stratagème et la tromperie ont fonctionné : Siegfried demande en mariage Odile. Le génie de Noureev (nommé en 1982 directeur de la danse à l'Opéra de Paris) fait paraître chaque épisode avec Odette comme autant d'épisodes d'un rêve et d'un idéal amoureux inaccessible. Noureev a dansé le rôle de Siegfried, être ardent et insatisfait, emblème du désir romantique, dès juillet 1973 dans la Cour Carrée du Louvre (ballet de Vladimir Bourmeister), avec la troupe de l'Opéra de Paris, accompagné à ses côtés de la danseuse débutante alors Ghislaine Thesmar... Production enregistrée à l'Opéra de Paris en 2005.

Dans cette version, la danseuse étoile incarnant Odette est aussi Odile : c'est un défi pour l'interprète que d'exprimer chacun des visages de la femme présente ; instance manipulatrice et séduisante d'Odile ; pure icône amoureuse pour Odile. La noire, la blanche ... Agnès Letestu transfigure cette double présence avec la grâce et l'intelligence qui la caractérise. Un accomplissement au sommet de sa carrière. L'écriture de Noureev si habile et esthétisante, favorisant la crédibilité du jeu de chaque danseur, le talent des danseurs

parisiens font de cette production de 2005, un must absolu.

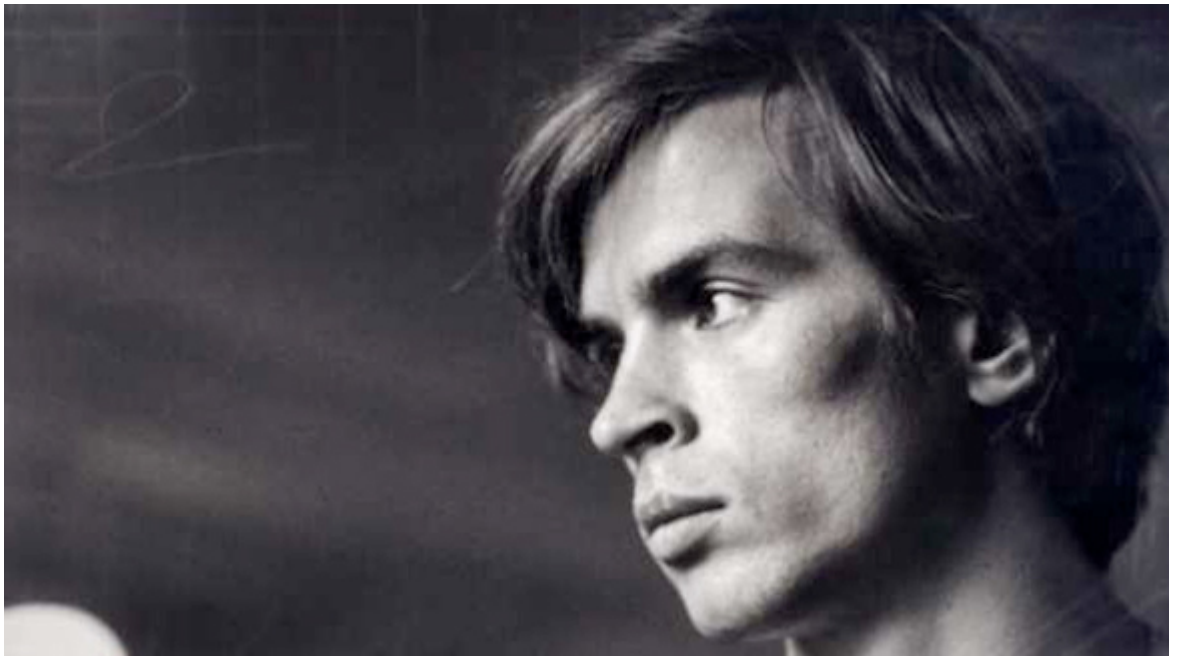


Chorégraphie de Rudolf Noureev
d'après Marius Petipa et Lev
Ivanov. Vello Pähn, direction. Avec
les Etoiles et le Corps de Ballet
de l'Opéra de Paris. Agnès Letestu
(Odette/Odile), José Martinez
(Siegfried), Karl Paquette

(Rothbart) ...

Notre avis.

Le
docu.
Superb
e
docume
ntaire
signé
Chloé
Perlem
uter
et qui
doit
sa



valeur à la richesse des illustrations visuelles où se croisent les visions multiples et très complémentaires de Charles Jude, John Neumeier, Matthew Bourne ou Rudolf Noureev sur le ballet le plus célèbre et le plus intime de Tchaïkovski. Outre la beauté inépuisable de la musique, c'est l'émergence subtile des épisodes de la vie du compositeur qui affleurent en maints endroits. John Neumeier peut même avec raison souligner la conjonction entre la figure de Siegfried, prince idéaliste, amoureux d'une illusion et de Louis II de Bavière, lui aussi porté par le même délire d'impuissance et d'esthétisme. A cela le chorégraphe d'une rare pertinence

ajoute la propre vie de Tchaïkovski, existence frappée par une hypocrisie fatale, celle d'une sexualité interdite, tenue secrète mais qui dévore peu à peu l'esprit.

Oser jouer la carte de l'autobiographie sans rien sacrifier à la poésie des tableaux, voilà l'une des révélations éblouissantes du docu... et l'on comprend que Le Lac des Cygnes est loin d'être un poncif romantique vide de sens, aride en symboles, plat en imaginaire. C'est tout l'inverse.

Le film jongle d'un chorégraphe à l'autre, en suivant cependant le déroulement de l'action. D'acte en acte, on comprend comment l'amour d'Odette, le cygne blanc et pur dont est amoureux Siegfried voue à ce prince un rien trop naïf, un amour absolu, bien supérieur à son objet. Car le prince se laisse un peu trop facilement berné par Odette selon le calcul du magicien manipulateur Rothbart.

En trahissant le seul être qui pouvait le sauver, Siegfried partage avec son homonyme wagnérien, une impuissance virile qui le condamne définitivement. Ici Siegfried se montre bien indigne de l'amour que lui porte l'aimée ; comme chez Wagner, Brunnhilde éprouve la trahison que lui inflige un héros bien peu loyal...

C'est toute la signification du final de Noureev où le prince seul sur terre tend vainement la main vers le ciel où s'élève les deux figures noires enfin triomphales, assassins du cygne blanc.

On est loin de cette tragédie psychologique dans les ballets décalés de Mats Ek (1987) où le suédois détourne l'action de son développement onirique et amer pour une farce souvent hystérique mais chromatiquement déjantée. Même surenchère chez Matthew Bourne (1995), ballet exclusivement masculin et homoérotique où un héritier Windsor très british se laisse enfin reconforter dans les bras d'un apollon en collant après avoir essuyé les salves agressives d'une nuée d'hommes volatiles (torses nus et en boléro à plumes) dignes des Oiseaux d'Alfred Hitchcock. L'univers visuel de Bourne a été

intégré dans la dernière scène du film Billy Eliott. Mais la vision est aussi sombre car le prince finit seul sur son immense lit royal, terrassé mort après une nuit de transe et de possession fatale.

C'est bien la chorégraphie de Neumeier pourtant datée de 1976 (une précocité visionnaire) déjà qui ici se démarque largement du lot : profondeur, justesse, subtilité des parallèles Louis II/Tchaïkovski. Le cygne blanc c'est la femme idéalisée jamais » consommée « , toujours mise à distance que le compositeur a lui-même rencontré et épousé, avec le drame que l'on sait. Même aspiration radicale au rêve, celui d'un prince au rôle étoffé dans le ballet signé Noureev en 1984 ; et pourtant la figure d'Odette n'en est pas pour autant diminuée, au contraire. « Tout le génie de Noureev, ajoute Brigitte Lefèvre, c'est d'avoir sur rendu au cygne blanc sa part féminine. Odette n'est pas seulement une figure idéale, c'est surtout une femme ... » , qui souffre et palpite pendant toute la durée du ballet.

A travers la diversité des approches, Le Lac des cygnes créé en 1895, à la fin du siècle romantique doit à la complexité humaine du compositeur, sa force évocatrice, sa puissance poétique, toujours aussi vive, plus d'un siècle après sa conception. Le propre des grands chefs d'oeuvre est leur capacité à susciter de nouvelles lectures qui n'en altèrent ni n'usent jamais l'insondable richesse sémantique et artistique. Magistral et captivant.

Illustration : Rudolf Noureev et Margot Fonteyn en 1965 à Vienne. Ballet de Matthew Bourne (DR)

Salle II du Mariinsky

Arte. Gala d'ouverture sous la direction de Gergiev. **Une nouvelle salle au Mariinsky pour les 60 ans de Gergiev le magnifique.** Pour ses 60 ans, et les 25 ans de collaboration avec son orchestre de Saint-Pétersbourg (Orchestre du Théâtre de Mariinsky), **Valery Gergiev** inaugure en grande pompe la nouvelle salle du Théâtre historique, extension à la mesure de ses projets pharaoniques en Russie. Le tsar de la baguette joue ici plusieurs extraits d'opéras et de ballets sur les musiques de Mozart, Verdi, Bizet, Rossini, Stravinsky, Moussorgski, Beethoven, Gounod, et surtout le maître en ces lieux, Tchaïkovski. La troupe du Mariinsky est complète, incluant danseurs, musiciens et les équipes techniques pour un gala de prestige affirmant le niveau musical et technique atteint aujourd'hui par le chef, fondateur du lustre culturel à Saint-Pétersbourg.

Entre autres stars lyriques participant au spectacle : Anna Netrebko, Olga Borodina, René Pape ... et les danseurs étoiles : Olga Esina, Alexandre Sergueiev, ... sans omettre le pianiste Denis Matsuev et l'altiste Yuri Basmét ...

Curieusement et intelligemment, la programmation est surtout européenne, évitant les poncifs d'une autocélébration de l'art russe ; certes il y a bien la scène de Boris (mais elle est si sublime) cependant, Gergiev équilibre en jouant Mozart, Rossini, Bizet ... Eclectisme et



culturelle universelle bienheureux. Best of de la soirée inaugural de la salle II du Mariinsky, enregistrée le 2 mai 2013.

Théâtre Mariinsky II

Gala inaugural 2013

Le Théâtre Mariinsky II : Gala inaugural 2013

Arte, dimanche 22 décembre 2013, 23h35

Jean Cocteau le magnifique. Les miroirs d'un poète

Jean Cocteau le magnifique. Les miroirs d'un poète (Paris, MLM, jusqu'au 23 février 2014). A l'occasion de l'exposition qui se tient jusqu'au 23 février 2014 au MLM (Musées des lettres et manuscrits), Gallimard édite un somptueux catalogue, véritable beau-livre, retraçant la carrière et surtout l'oeuvre comme la personnalité de Jean Cocteau. Le cocaïnomane, amant de Raymond Radiguet (jeune auteur aux deux succès fulgurant : *Le diable au corps* et *Le bal du comte d'Orgel*, foudroyé à 20 ans en 1923) se précise dans ses expérimentations esthétiques, soucieux de réinventer le vocabulaire moderne ; puis c'est ensuite Cocteau, compagnon et protecteur de Jean Marais, auquel il offre une carrière

d'acteur, ... l'artiste se dévoile ici en autant de miroirs multiples qui réfléchissent une figure passionnante, mêlant vie personnelle et intime et production artistique, écriture poétique, création cinématographique ...

Cocteau le magnifique

Le livre s'ouvre sur un fabuleux cycle de photos grands formats en noir et blanc, au total 8 si l'on compte le visuel de couverture où Jean Cocteau laisse contempler son allure féline de dandy proustien.

A travers la double vision développée par textes et illustrations (la vie puis l'œuvre), c'est un corpus étonnamment visuel qui surgit : dessins énigmatiques, d'une rare richesse de sens, frappant par leur originalité et leurs

résonances multiples, cahiers d'annotations et surtout lettres manuscrites, photos et archives liées à ses films qui ressuscitent tous à leur façon, le » mythe Cocteau « .

Au carrefour des arts, le poète s'affirme tel un prophète inspiré, révélant l'invisible et les secrets enfoui, perles fantasmagoriques du monde ... Contre tous ceux qui l'ont vilipendé et jaloué, Cocteau apparaît avant les Almodovar, Lynch ou Carsen sur les planches, tel le grand réenchateur d'un monde désillusionné, frappé par les crises successives. C'est pourquoi son oeuvre nous parle à ce point encore aujourd'hui. Se distinguent pour nous, ses fictions cinématographiques pour lesquelles ses choix musicaux (Auric, Gluck et Wagner dans Orphée par exemple) comptent au nombre des plus belles réalisations poétiques, d'autant plus



déconcertantes et magistrales qu'elles se passent de couleurs

...

Détesté par Breton et les surréalistes, le symboliste magnifique Cocteau, inclassable et avant gardiste se distingue par ses pièces de théâtre, et ses films où il revisite les mythes antiques (Antigone, Orphée ...). La finesse d'un langage qui parle à l'imaginaire, nourrit une soif constante pour réinventer formes et modes créateurs. En 176 pages, le catalogue prépare ou prolonge la visite de l'exposition consacré à l'un des esthètes français les plus captivants qui soient. Superbe ouvrage.

Jean Cocteau le magnifique, les miroirs d'un poète. Catalogue de l'exposition. Musée des Lettres et Manuscrits, Paris, du 11 octobre 2013 au 23 février 2014. Coédition Gallimard/Musée des Lettres et Manuscrits. Parution : octobre 2013. EAN : 9782070142705

Télé, ce soir, 20h45 : en direct sur Arte, Diana Damrau chante La Traviata à La Scala

Télé, en direct sur Arte : Diana damrau chante La Traviata à La Scala, ce soir à 20h45. Chaque 7 décembre marque par tradition la soirée d'ouverture de la nouvelle saison lyrique à Milan. En choisissant La Traviata de Verdi, La Scala souligne et célèbre à son tour le bicentenaire Verdi 2013. Le rôle de Violetta exige de la part de la cantatrice invitée à incarner la jeune courtisane parisienne, des talents immenses de chanteuse comme d'actrice.

Chacun des 3 actes suppose une personnalité différente et donc un style spécifique : à l'insouciance éperdue mais déjà affaiblie par la maladie qui la ronge et qui découvre le pur amour au I, succède la violence



échevelée de la femme sacrifiée qui doit renoncer à son bonheur imprévu au II ; puis au III, la courtisane pécheresse au bord de la tombe succombe moralement sauvée : son âme est absoute des péchés anciens car elle a tout sacrifié sous la pression de la morale bourgeoise (incarnée par Germont père). Portrait de femme et satire sociale. En plus d'un formidable portrait de femme, Verdi fait aussi la satire de son époque, lui qui subit les foudres des bien pensants hypocrites quand il se promenait aux bras de Giuseppina Strepponi, cantatrice plusieurs divorcée, avec laquelle il vivait maritalement ... Aujourd'hui, après Patricia Ciofi, Annick Massis, à l'ardente flamme émotionnelle, et la plus récente Natalie Dessay, c'est Diana Damrau, hier Gilda (Rigoletto du même Verdi) qui » ose » relever le défi d'un personnage mythique et bouleversant ... Lui donnent la réplique les deux Germont père et fils, l'amant fougueux et le redresseur de torts : le ténor Piotr Beczala et le baryton Željko Lucic.

Souhaitons que la finesse des interprètes inspirent Daniele Gatti à la direction certes puissante, parfois carrée voire droite ; or La Traviata, drame réaliste et psychologique réclame nuances et subtilité. Dans cette production, le metteur en scène russe Dmitri Tcherniakov, à l'expressionnisme étouffant, passionné par le jeu d'acteurs (en témoigne sa mise en scène légendaire d'Eugène Onéguine à Bastille) devrait renouveler le dramatisme de l'opéra verdien, entre vertiges, spasmes, solitude : une course à l'abîme qui s'avère

prometteuse ... Qu'en sera-t-il à La Scala ce soir à partir de 20h45 ? Réponse en direct sur Arte (en réalité il s'agit d'un différé : la représentation à Milan débutant à 18h).

Giuseppe Verdi 2013

En direct de La Scala, Diana Damrau chante Violetta

En direct de la Scala de Milan

représentation inaugurale de la nouvelle saison lyrique scaligène 2013-2014

Arte, Samedi 7 décembre 2013, 20h50

Mélodrame en 3 actes

Livret de Francesco Maria Piave

D'après la Dame aux camélias d'Alexandre Dumas

Nouvelle production du Teatro alla Scala

Orchestre et chœurs du Teatro alla Scala de Milan

Direction musicale : Daniele Gatti

Mise en scène et décors : Dmitri Tcherniakov

Lumières : Gleb Filschtinsky

distribution

Violetta Valery : Diana Damrau

Flora Bervoix : Giuseppina Piunti

Annina : Mara Zampieri

Alfredo Germont : Piotr Beczala

Giorgio Germont : Zeljko Lucic

Réalisation : Patrizia Carmine / Production : RAI, ARTE France
(2h40mn)

Paris, Exposition Francis Poulenc au TCE, jusqu'au 2 janvier 2014

Poulenc au Théâtre des Champs-Élysées, Exposition présentée au TCE à Paris. Du 10 décembre 2013 au 2 janvier 2014, les soirs de représentation. L'exposition présentée au Théâtres des Champs-Élysées à l'occasion des représentations de la nouvelle production des Dialogues des Carmélites suit un double parcours : celui qui mena l'ouvrage de la Scala à l'Opéra de Paris, de janvier à juin 1957, et celui de la collaboration du compositeur avec la salle parisienne, pendant quarante ans.

Francis Poulenc à Paris



Parmi le matériel exposé, les deux partitions personnelles du compositeur sont présentées : celle pour piano et chant comporte une dédicace de chacun des créateurs français et italiens de l'œuvre ; celle pour orchestre, plusieurs annotations de la main de Poulenc. Sont également exposés les programmes des deux créations, des photographies prises lors des répétitions, et les coupures de presse conservées par le compositeur.

Le Salon des dames accueille quant à lui les croquis des costumes conçus par Suzanne Lalique, conservés par la Bibliothèque-Musée de l'Opéra. La période du Groupe des Six est illustrée par l'affiche de la soirée du Bœuf sur le toit, pieusement conservée par Poulenc, et de nombreuses photographies des Mariés de la tour Eiffel. La création parisienne des Biches au Théâtre des Champs-Élysées est illustrée avec la partition dédicacée par Poulenc à sa « tante » Liénard, ou encore la photographie que la Nijinska offrit à Poulenc. Une monumentale affiche provenant des archives de la Caisse des Dépôts annonce le copieux concert donné en décembre 1929 pour le dixième anniversaire du Groupe des Six (illustration ci contre).

Quelques mois plus tard, le Théâtre accueille la création publique d'Aubade, dont la partition dédicacée de Poulenc à ...
lui-même est exposée.

Le programme de la dernière soirée des Concerts de la Pléiade rappelle qu'au sortir de la guerre, c'est encore au Théâtre des Champs-Élysées qu'eut lieu la création d'une œuvre majeure de Poulenc, la cantate Figure humaine, écrite sur des poèmes de Paul Eluard.

Les partitions de Poulenc du Gloria et de La Dame de Monte Carlo achèvent ce parcours.

Francis Poulenc et le Théâtre des Champs Elysées. Exposition accessible au Théâtre des Champs Elysées, les soirs de concerts ou d'opéras, du 10 décembre 2013 au 2 janvier 2014, en marge des représentations de la nouvelle production de Dialogues des Carmélites, à l'affiche jusqu'au 21 décembre 2013. Exposition, conçue par Pierre Miscevic, est organisée par l'Association des Amis de Francis Poulenc (Benoît Seringe, Secrétaire général).

Illustration : affiche de concert pour le dixième anniversaire du Groupe des Six – Fonds Archives Caisse des Dépôts

Bloody Daughter. Argerich mère et fille

Arte, le 18 décembre 2013, 22h45. **Bloody Daughter.** Les Argerich, mère et fille. Docu, portrait de famille. Elle a du cran la fille Argerich qui longtemps après avoir été jalouse des fans de sa mère, Martha (née en 1941), immense pianiste, comprit qu'elle était la fille d'une ... déesse. Stéphanie a un sacré tempérament (c'est donc bien la » bloody daughter » du titre de ce film hors normes, une sacré fille -) ... en mode narratif à la première personne, la jeune femme raconte son enfance, son adolescence, sa relation à la mère, à la soeur, aux frères ... car le clan est étendu : Martha Argerich qui ne s'est jamais marié a collectionné les compagnons ; elle a toujours aimé vivre en communauté, accueillant aussi de jeunes pianistes devenus nounous de ses filles chéries.

Stéphanie filme le quotidien d'une famille élargie où rayonne le noyau maternel ; c'est un hommage tendre à la mère à la fois douce et énigmatique, secrète voire autiste ; d'une félinité toujours évanescence, Martha se dévoile ici sous un autre jour ; elle qui n'aime que travailler la nuit ou discuter jusqu'à plus d'heure ...

Chroniques familiales

A la fois lionne impériale – avec sa longue tignasse grisonnante-, tigresse et chatte caline, la plus grande pianiste actuelle, élève de Michelangeli, Magaloff, ... gagne a contrario de ce qu'elle aurait déclaré dans un docu classique et explicatif, un nouvel éclairage où la femme insatisfaite, toujours en quête (d'idéal) préfère souvent le silence ou de vagues paroles suspendues ... tout tient alors dans des gestes et des regards à peine expressifs et indirects qui en disent infiniment plus que de longs discours. Ce qu'elle dit à Jacques son impresario et ami dans le dressing rrom de sa chambre avant le concert polonais en dit long sur cette solitude insatisfaite proche de l'incommunicabilité.

La caméra filme des instants récents pendant les tournées d'Argerich mère. C'est d'abord à Varsovie où Martha décrocha en 1965 le Premier Prix du Concours Chopin (à 24 ans pour ses



interprétations des Mazurkas), puis en Allemagne, lors d'une visite au père, Stephen Kovacevich (lui-même a eu plusieurs fils de ses quatre épouses ... que des fils, sauf avec Martha donc).

Au coeur d'une narration affectueuse et pudique, le visage et la présence de Martha se précisent par ses contradictions. Ce que l'âme ne sait exprimer, la pianiste unique le dit sans sourciller à son clavier : artiste époustouflante, mère vaporeuse, femme énigmatique...

Bloody Daughter. Film de Stéphanie Argerich. Arte, mercredi 18 décembre 2013, 22h45.

CD. Nemanja Radulovic, violon : Paganini Fantasy

CD. Nemanja Radulovic, violon : Paganini Fantasy (1 cd Deutsche Grammophon). Le jeune prodige serbe développe ici une question critique sur son propre métier, avec raisons ... la facilité peut souvent brûler et gâcher le goût et le style d'un acrobate musicien. Presque trentenaire, maturité oblige, **Nemanja Radulovic** en rendant hommage au plus diabolique des compositeurs violonistes, Niccolò Paganini fait aussi son autoanalyse et fait rimer haute technicité avec ... musicalité.

Le trop plein de virtuosité laisse un goût de superficialité : écoutez comme je joue bien et mieux que tout autre instrument... Paganini, d'un panache diabolique, d'une facilité ahurissante aurait-il eu le souci de la justesse et de la subtilité ? A trop vouloir démontrer, beaucoup de violoniste autoproclamés prodiges oublient souvent la mesure, ce mépris salvateur de la performance pure qui fait les grands musiciens ... De toute évidence, ces interrogations ont inspiré le violoniste contemporain Nemanja Radulovic que la sensibilité si proche de la voix écarte d'une facilité creuse.



Certes souvent l'éclat et la surenchère sont inscrits dans l'écriture paganinienne, et le monologue du violon supersoliste devient acrobatie mécanicienne, d'une fluidité sans âme.

Toute la question et donc la valeur de ce programme intelligent est contenue ici, entre prouesse et sincérité. Avec l'ensemble de cordes Les Trilles du diable (Cantabile), avec la pianiste Laure F-Kahn (Sonate n°12), et dans le Concerto n°1 en ré (avec le Symphonique national de la RAI), le violoniste serbe né en 1985 semble incarner tout ce qui s'impose douloureusement ou simplement à tout instrumentiste immensément doué : que faire avec un tel talent technicien ?

Technicité critique

Le Concerto n°1 donne la clé de cette ambivalence profitable en ce qu'elle révèle les interprètes véritables qui ne se servent pas de la musique mais la servent avec l'humilité et

la profondeur requises. Pour démontrer ses remarquables talents, le violoniste ouvre donc les festivités par le Caprice n°5, d'une volubilité imprévisible, puis s'accorde une semi profondeur dans le Concerto au brio bien souvent rossinien car tout y œuvre pour mettre en avant le feu ardent d'un violon incandescent qui cependant sait dans les pianissimi subtilement maîtrisés enfin respirer avec une grâce intérieure (cadences finement tressées de l'Adagio), emblème d'un bon goût que l'on n'attendait plus ...

L'élève de Patrice Fontanarosa a semblé recueillir les fruits d'une profonde réflexion sur les enjeux de son style. Si les visuels de la pochette, en couverture comme intérieurs (Nemanja en transe expressive ou par terre dans des poses toujours contorsionnées ...) laissent plutôt songeur sur la capacité à murmure comme à suggérer, pourtant ... l'équilibre réussi entre intériorité et surenchère est objectivement maîtrisé ; même si le tempérament tout feu tout flamme de l'interprète l'oriente toujours vers plus de pathos romantique, une théâtralité pas toujours suggestive en effet, l'approche est sincère et gagnera encore dans les prochaines années à plus de pudeur. Très beau récital d'un tempérament qui se pose les bonnes questions , au bon moment, et fait espérer des lendemains tout aussi chantant, et nous l'espérons... mieux suggestifs.

Nemanja Radulovic, violon : Paganini Fantasy. 1 cd Deutsche Grammophon

Diana Damrau chante Violetta

à la Scala

Diana Damrau est Violetta ... Verdi: La Traviata. Du 7 au 31 décembre 2013. En direct sur Arte, le 7 décembre. Diana Damrau chante Violetta., sous la direction de Daniele Gatti pour l'ouverture de la nouvelle saison de la Scala de Milan. Prise de rôle attendue et certainement aussi convaincante que sa Gilda (Rigoletto, sa rôle verdien d'envergure précédent) ... Le théâtre scaligène rend ainsi hommage à Giuseppe Verdi pour l'année de son centenaire. Nouvelle production de la Scala, avec aux côtés de Diana Damrau, Piotr Beczala (Alfredo élégantissime), Zelijko Lucic (Germont père)... Mise en scène : **Dmitri Tcherniakov**

Milan, Teatro alla Scala, [Verdi: La Traviata. Du 7 au 31 décembre 2013](#). Nouvelle production

